

Val de Grâce

Colombe Schneck

Val de Grâce

roman

Stock

*Pour Marine et Antoine
du Val de Grâce*

Hier à l'heure du déjeuner, j'étais allongée, nue, sur le dos.

Saïda a fermé les yeux en pétrissant de ses deux mains mon ventre. C'était la première fois que je me rendais chez elle, un studio aux murs tendus de satin jaune pâle.

J'avais besoin que quelqu'un s'occupe de moi. Ma vie heureuse à Raspail était en miettes.

Elle m'a posé cette question :

« Quelque chose dans votre corps s'est bloqué à trente-six ans. À cet âge-là, qu'avez-vous vécu de particulier ?

– Rien, vraiment, rien. J'avais trente-cinq ans quand ma mère est morte, après avoir eu son esprit et son corps peu à peu paralysés par une tumeur au cerveau. À trente-sept ans, j'étais enceinte et j'ai eu la petite fille dont je rêvais. Mais à trente-six ans. Rien. »

J'avais tout oublié.

La chance inouïe d'avoir passé les vingt-trois premières années de ma vie au Val de Grâce.

Le lendemain, j'ai commencé à écrire ce livre.

J'avais donc trente-six ans quand nous avons vendu Val de Grâce. Il n'y avait ni obligation ni urgence. Le notaire nous l'avait expliqué « Vous pouvez payer les droits de succession avec l'argent que vos parents ont laissé à la banque. »

Avec ma nouvelle famille, nous aurions pu occuper le Val de Grâce. « Trop grand, trop sombre, bruyant », a déclaré le père de mes enfants. La décision a été prise en quelques minutes. Vendre. Val de Grâce dont je peux décrire sans erreur la résistance, le grincement, le fouillis de chaque tiroir. Il n'y avait pas d'urgence pourtant. Vendre une partie de moi-même qui ne m'appartenait pas vraiment. Personne pour déclarer « Voilà, il est à vous, tout ce passé. »

Nos parents détestaient l'idée que nous puissions être un jour des héritiers. Ils ne nous

avaient pas donné tous ces biens. Ils nous les avaient abandonnés.

Un déjeuner à La Closerie des Lilas, j'ai douze ans.

Mon père dit « Je dépenserai tout avant ma mort. Rien de pire qu'une succession. Et puis, l'idée que vous pourriez vous disputer avec ton frère et ta sœur, pour de l'argent. Berk, cela me dégoûte. » Je le rassure « Mais l'argent ne les intéresse pas. »

Quand le serveur arrive avec nos plats, un steak tartare avec des frites pour mon père, un haddock poché à l'anglaise pour moi, à mon tour je prends un air dégoûté, j'ai vraiment envie de frites. Mon père sourit, il prend mon assiette, me donne ses frites et il me dit « Cela tombe bien, j'avais vraiment envie de poisson. »

Et je pense « Pour rien au monde je ne laisserai à d'autres toute cette immense richesse qui m'a été offerte jusqu'à présent. »

Trente-six ans de vie, dont vingt-trois au Val de Grâce. Deux cents mètres carrés, dans un immeuble haussmannien en pierre de taille adoucie par des briques roses. Deux cents mètres carrés diminués à cent soixante-dix, trente-cinq ans après sa création et le passage d'un géomètre expert en loi Carrez.

Une évidence, je ne peux pas rêver d'une meilleure enfance. Nous habitions dans le plus beau quartier de la plus belle ville du monde, capitale d'un pays envié par la terre entière. Nous étions libres et heureux. Nous avions le droit de tout. Le monde tournait autour de nous et nous regardait avec envie. Comme aujourd'hui il regarde ma vie à Raspail.

Je ne pouvais laisser cela à d'autres. Et le désir est le même que quand j'ai visité Raspail la première fois. Voilà, c'est chez moi, comme quand j'étais petite et que nous étions si heureux. Un salon, une salle à manger, un parquet et des boiserie. Comme si Val de Grâce pouvait se résumer à cela, un grand appartement parisien.

Comment j'en étais arrivée à ce point à oublier ses leçons ?

Est-ce que l'on me pardonnera d'avoir été aimée à ce point ? Est-ce que l'on me croira quand j'avouerai que nous avions un compte dans la boulangerie la plus proche et le droit de prendre autant de gâteaux et de bonbons que nous le souhaitions ?

Mais pour raconter l'histoire du Val de Grâce, il faudrait que je sois capable d'avouer une autre histoire, une histoire que j'ai oubliée et à peine vécue.

Elle ne ressemble pas au Val de Grâce d'avant. Celui où rien de malheureux ne pouvait nous atteindre. De la maison de mon enfance, je peux décrire la moindre éraflure du parquet avant qu'il ne soit recouvert d'une moquette beige en 1982, puis l'usure de cette moquette quand Val de Grâce a été vendu en 2002. Je peux tout justifier, la disparition de Madame Jacqueline, celle

de mon père, le suicide de T. Mais comment raconter les boursouflures du visage d'Hélène quelques jours avant sa mort, ses pommettes russes qui avaient disparu, ses yeux verts ternis, l'ovale de son visage noyé dans un goitre qui était apparu en une nuit, ses chevilles si fines, gonflées d'eau. Seuls les cheveux bruns étaient toujours là, la chimiothérapie les avait épargnés.

Tout s'est passé exactement comme le Dr S. D. l'avait prévu « Votre mère en a pour cinq, six mois maximum. Elle va d'abord perdre l'usage de ses membres, puis de la parole. Elle passera par une phase de dépression. Puis elle s'enfoncera doucement dans le coma. Elle ne se réveillera pas. Le mieux est que vous la gardiez chez vous, rue du Val-de-Grâce. On peut lui proposer une chimiothérapie compassionnelle. Le traitement aura peu d'effet mais amoindra les désagréments du glioblastome. Un casque réfrigérant lui permettra de ne pas perdre ses cheveux. Elle doit croire, tant qu'elle est consciente, qu'elle s'en sortira sans séquelles. Faites-vous aider. Vous pouvez me joindre à tout moment. »

J'étais là, tous les jours, rue du Val-de-Grâce et pourtant j'étais absente. La preuve, je ne me souviens de rien. J'ai aidé ma mère à s'habiller, je l'ai installée sur les toilettes, je lui ai tendu du papier pour s'essuyer puis elle n'a plus été capable de s'essuyer elle-même. Je l'ai nourrie à

la petite cuillère. Je l'ai vue pleurer. Je lui ai menti « Dans un an, tu auras à peine une légère gêne à la main droite, là où tout a commencé. Cela n'a pas d'importance puisque tu es gauchère. »

Je me suis cachée pour ne pas être témoin de la catastrophe. J'ai souhaité secrètement une accélération des événements puisque l'issue était fatale.

La paralysie des membres. Hélène disant « Ça alors, c'est bizarre je ne sens plus mes jambes. Étonnant comme sensation, comme si j'étais paralysée. Bon, c'est une expérience intéressante. Cela me fera des trucs à raconter plus tard. Je m'attendais à un cancer du poumon mais, celui-là, il est vraiment surprenant. » Et nous riions de bon cœur. « Dingue comme histoire. Un petit doigt raide et tu te retrouves avec une tumeur au cerveau. » Et Hélène répétant « Cette tumeur, pour une surprise, c'est une surprise. Je me voyais pourtant très bien avec un cancer du poumon. L'avantage avec une tumeur au cerveau est qu'elle n'est pas douloureuse. » Elle a ajouté « Grégory a fait boum. » Comme le petit garçon dans *L'Argent de poche* de François Truffaut, elle était tombée du huitième étage et rien de grave ne lui était arrivé.

Et moi « Même pas mal, tu te rends compte. Un cancer qui ne fait même pas souffrir. C'est bien notre chance. »